



**HAL**  
open science

## Cassiodore et le souvenir des dieux

Valérie Fauvinet-Ranson

► **To cite this version:**

Valérie Fauvinet-Ranson. Cassiodore et le souvenir des dieux. C. Sotinel; M. Sartre. L'usage du passé entre Antiquité tardive et Haut Moyen Age. Hommage à Brigitte Beaujard, Presses Universtaires de Rennes, 2008. hal-02337832

**HAL Id: hal-02337832**

**<https://hal.parisnanterre.fr/hal-02337832v1>**

Submitted on 29 Oct 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Cassiodore et le souvenir des dieux

Valérie Fauvinet-Ranson  
Université Paris X - Nanterre

*Falsa religio, impia religio* ou *causa antiquae foeditatis* : tels sont les termes par lesquels Cassiodore désigne le paganisme. Pourtant, s'il dénonce les erreurs de la religion des anciens, il ne rejette pas en bloc la culture qui lui était liée et les dieux et déesses ne sont pas bannis des *Variae*. Leur souvenir est bien présent et nous allons voir sous quelles différentes formes.

Ils sont d'abord présents d'une manière, si j'ose dire, linguistique ou plutôt rhétorique, qui a parfois perduré jusque dans le français d'aujourd'hui. Il s'agit de métonymies :

« C'est une sorte de sacrilège, pour ceux qui peuvent habiter à Rome, où ils ont leurs Lares établis, de s'en absenter trop longtemps <sup>1</sup>. »

« ... te hâter de regagner tes Pénates <sup>2</sup>. »

« Lares » est ainsi employé dix fois dans les *Variae* et « Pénates » sept fois, c'est-à-dire fréquemment. Ils l'étaient déjà dans ce sens-là chez Cicéron, Salluste et Horace, par exemple, pour « Lares » et chez Cicéron pour « Pénates »<sup>3</sup>. On trouve le même emploi métonymique du nom de deux divinités dans la phrase : *Ceres ibi multa fecunditate luxuriat ; Pallas etiam non minima largitate congaudet*<sup>4</sup>. Cassiodore parle aussi de *Palladius liquor*<sup>5</sup> ou de *Palladia silua*<sup>6</sup>. Là encore, rien de nouveau puisque Pallas désigne déjà l'olivier, l'olive et l'huile chez Ovide et Cérès le blé ou les moissons chez Cicéron. Ce dernier, dans le *De Oratore*, recommande l'usage de cette figure qui « fait beaucoup d'effet et que l'on doit employer souvent »<sup>7</sup>. Pour en revenir à Cassiodore, il n'est pas le seul à procéder ainsi à son époque : Ennode de Pavie dit, par exemple, « Vulcain » pour désigner le feu, dans un poème qui évoque la source thermale d'*Aponus* près de Padoue, ou « Mars » pour parler de la guerre, dans le panégyrique de Théodoric notamment<sup>8</sup>. Il ne subsiste bien évidemment aucune dimension religieuse dans ces emplois métonymiques passés depuis longtemps dans l'usage courant.

<sup>1</sup> *Var.* III, 21 : *Piaculi genus est absentem sibi Romam diutius facere, qui in ea possunt constitutis laribus habitare*. Cf. aussi *Var.* I, 17, 4 ; 39, 2 ; III, 5, 2 ; IV, 6, 1 ; 51, 1 ; VI, 1, 6 ; VIII, 16, 2 ; 32, 5 ; XII, 5, 9. Les textes des *Variae* cités sont empruntés à l'édition de Th. Mommsen, *Cassiodori Senatoris Variae, Monumenta Germaniae Historica, Auctores Antiquissimi*, 12, Berlin 1894 (rééd. 1961).

<sup>2</sup> Même texte : « *ad penates proprios redire festines* ». Cf. aussi *Var.* I, 17, 3 ; II, 11, 2 ; VIII, 16, 2 ; 31, 7 ; X, 30, 5 ; XII, 24, 5.

<sup>3</sup> Pour des références, cf. les articles correspondants du *Thesaurus Latinae Linguae*.

<sup>4</sup> *Var.* VIII, 31, 5 : « Cérès y prospère avec une grande fertilité ; Pallas aussi se réjouit avec elle d'une générosité sans mesure », traduction de C. Lepelley, in « Un éloge nostalgique de la cité classique dans les *Variae* de Cassiodore » (VIII, 31), M. Sot (éd.), *Haut Moyen Âge : culture, éducation et société. Études offertes à P. Riché*, Nanterre 1990, p. 33-47.

<sup>5</sup> *Var.* XII, 12, 2.

<sup>6</sup> *Var.* XI, 14, 3 ; XII, 14, 2.

<sup>7</sup> *De Or.* III, 167 : *Grauis est modus in ornatu orationis et saepe sumendus*.

<sup>8</sup> Poème contenu dans *Ep.* V, 8 (= Vogel, *MGH, AA*, VII, CCXXIV, p. 179) ; *Opusc.* 1, 63 et 66 (= Vogel, CCLXIII, p. 211) : *Martios conflictus, plebs Martis*. Cassiodore emploie aussi l'adjectif *Martius*, cf. *Var.* I, 3, 4 ; 11, 2 ; 24, 3 ; V, 23 ; VIII, 10, 4 et 11 ; X, 31, 2.

La présence des dieux ne se limite pas au vocabulaire : ils font encore partie de ce qu'on appelle aujourd'hui la culture générale. Ainsi Cassiodore, dans son texte sur le théâtre de Pompée, manifeste autant d'admiration pour le monument que pour les spectacles de mimes et pantomimes qui y sont encore donnés et il évoque des personnages de pantomimes dont certains sont des dieux :

« Donc, dès que le pantomime, qui doit son nom à ses multiples imitations, est appelé sur scène par les applaudissements, des chœurs harmonieux et experts à jouer de différents instruments l'accompagnent. Alors, il prête ses mains aux sens, il développe pour les yeux les vers du chant, il instruit le regard du public au moyen de gestes convenus qui sont presque des lettres et pour signes, il choisit le contour des choses ; il crée ainsi sans écrire ce qu'a traduit l'écriture. Le même corps figure Hercule et Vénus ; masculin, il incarne une femme, il fait le roi et le soldat, il interprète un vieux et un jeune si bien qu'on pourrait croire, face à une telle diversité d'imitations, qu'en un seul sont contenus plusieurs êtres distincts<sup>9</sup>. »

Cette utilisation de la mythologie est évidemment très présente aussi dans la littérature et dans les habitudes d'écriture héritées du passé, comme en témoigne une lettre d'Ennode à son ami Olybrius, préfet du prétoire en 503, membre influent du Sénat et grand-père du futur pape Vigile : Ennode remercie ce dernier d'une composition littéraire qui célébrait leur commune amitié et empruntait l'image du combat d'Hercule et Antée<sup>10</sup>. Contrairement à ce qu'on lit parfois sur cette lettre<sup>11</sup>, il n'engage pas son ami à rejeter définitivement les références mythologiques, mais il lui explique qu'il aurait préféré une comparaison avec d'autres héros :

« Pour nous, si nous voulons rappeler l'exemple des anciens pour en faire un usage nouveau, il convient de nous souvenir plutôt de Pylade et Oreste, de Nisus et Euryale, de Pollux et Castor [...]. L'égle concorde de leurs cœurs les attacha si fortement que, lorsqu'ils étaient deux à réclamer la joie de mourir avec leurs amis, l'un des deux apportait la vie à son ami au prix de sa propre mort<sup>12</sup>. »

Cet Olybrius était, selon Ennode, d'une grande éloquence et il écrivait des vers<sup>13</sup>. Pour en revenir à Ennode, il a recours à l'image littéraire de Charybde et Scylla dans sa *Vie d'Épiphanie*<sup>14</sup>. Dans ses lettres, il n'utilise généralement pas la mythologie et ne mentionne pas de dieux, mais il le fait assez fréquemment dans ses poèmes, avec Phœbus et les Muses notamment, mais aussi Vénus, par exemple<sup>15</sup>.

<sup>9</sup> *Var.* IV, 51, 9 : *Pantomimo igitur, cui a multifaria imitatione nomen est, cum primum in scaenam plausibus inuitatus aduenerit, assistunt consoni chori diuersis organis eruditi. Tunc illa sensuum manus oculis canorum carmen exponit et per signa composita quasi quibusdam litteris edocet intuentis aspectum, in illaque leguntur apices rerum et non scribendo facit quod scriptura declarauit. Idem corpus Herculem designat et Venerem, feminam praesentat in mare, regem facit et militem, senem reddit et iuuenem, ut in uno credas esse multos tam uaria imitatione discretos.* Sur ce texte, cf. V. Fauvinet-Ranson, *Une restauration symbolique de Théodoric : le théâtre de Pompée (Cassiodore, Variarum IV, 51)*, in M. Sot (éd.), *La mémoire de l'Antiquité dans l'Antiquité tardive et le haut Moyen Âge. Cahiers du Centre de recherches sur l'Antiquité tardive et le haut Moyen Âge*, VIII, Nanterre 2000, p. 37-54.

<sup>10</sup> *Ep.* I, 9.

<sup>11</sup> Par exemple dans l'article Olybrius de la *Prosopography of the Later Roman Empire II* (Olybrius 5).

<sup>12</sup> *Ep.* I, 9, 4 : *Nobis, si placet in nouellum usum maiorum exempla reuocare, potius Pyladis et Orestis, Nisi et Euryali, Pollucis et Castoris [...] conuenit gratiae meminisse uel fidei. Quos inter se ita concors animorum deuinxit aequalitas ut horum, dum duos expetitus cum amicis iuuaret interitus, alter amico uitam pretio suae mortis adferret.* Traduction S. Gioanni, CUF, Paris 2006.

<sup>13</sup> *Ep.* I, 1 et 9 ; II, 4, 9 et 13 ; *Carm.* 1, 8 (= XXVII in *MGH*) ; Cassiodore, *Var.* VIII, 19.

<sup>14</sup> *Opusc.* 3 (= LXXX in *MGH*).

<sup>15</sup> *Carm.* 1, 1 (= CCXLV in *MGH*), Titan, Muse, Phœbus, Olympe, Dédale ; 1, 2 (= CCXIII), Phœbus, Camènes, Muses, Thalie, Amphion et le Christ ! 1, 4 (= CCCLXXXVIII), Vénus etc.

Cassiodore se montre plutôt sobre en la matière, relativement au nombre de documents recueillis dans les *Variae*, et cela sans doute à cause de la nature administrative des lettres qu'il a rédigées, dont beaucoup sont brèves. Les fragments qui nous restent de certains de ses discours semblent plus riches d'allusions de ce genre, pour autant qu'on puisse en juger : ainsi, dans l'épithalame composé à l'occasion du mariage du roi Vitigès avec la petite-fille de Théodoric, Matasonthe, il compare cette dernière à Vénus, pour sa beauté<sup>16</sup>.

Dans les *Variae*, les mentions de dieux ou de personnages mythologiques apparaissent généralement dans les textes les plus longs ou adressés à des personnages importants. Ainsi, dans un long texte d'amnistie qui ordonne la libération de prisonniers, c'est la prison qui inspire à Cassiodore une métaphore filée, celle du domaine souterrain de Pluton :

« Et pour cette raison, que ce réduit où l'on gémit, cette demeure de la tristesse, ce gîte de Pluton dans le monde d'en haut, ce lieu assombri par une nuit permanente blanchisse enfin d'une lumière qui s'y infiltre... À présent donc, laisse aller les coupables vainqueurs de ton Averse : que regagnent le monde d'en haut ceux qui, en grande partie, ont subi les enfers<sup>17</sup>. »

Le texte où il compare au dieu Protée un certain Frontosus, qui a détourné de l'argent public et qui est connu pour toujours promettre et ne jamais tenir, est relativement bref, mais il est adressé à un personnage important, le préfet du prétoire Abundantius :

« Il faut justement le rapprocher du Protée des fables qui, attrapé par surprise, fuyait de toutes manières sa forme naturelle. Car, pour dérober l'homme, c'était un lion qui grondait, un serpent qui sifflait, à moins que [l'homme] ne se répandît en ondes fuyantes<sup>18</sup>. »

Enfin, un texte adressé à Boèce, qui doit choisir un citharède pour le roi Clovis, multiplie les références mythologiques à côté de l'exemple de David, comme si cette profusion correspondait au prestige du destinataire, à moins qu'elle ne soit due au sujet, une longue digression sur la musique : on retrouve en effet ces mêmes exemples, évoqués très brièvement sous la forme d'une prétérition, dans le *De musica*, traité composé par Cassiodore dans la deuxième partie de sa vie, consacrée à Dieu et au sauvetage de la culture antique dans un cadre chrétien :

« Car, à supposer que nous ne parlions pas de la lyre d'Orphée ni du chant des Sirènes, parce que légendaires, qu'allons-nous dire de David<sup>19</sup> ? »

Dans les *Variae* donc, après avoir cité des exemples mythologiques illustrant la puissance de la musique, à savoir les pouvoirs d'Orphée, la construction des murailles de Thèbes par Amphion, l'épisode d'Ulysse face aux Sirènes, il évoque les Muses, Mercure et la lyre :

« Traits parlants des Muses, cordes bavardes, fils mélodieux qui renferment les doux sons que font entendre le plectre sonore. On rapporte donc que c'est Mercure qui l'inventa en imitant la carapace tachetée de la tortue<sup>20</sup>. »

<sup>16</sup> *MGH, AA, XII*, p. 480 ; et p. 473, pour mieux mettre en valeur le courage de Vitigès, on l'oppose à Achille caché au milieu des femmes.

<sup>17</sup> *Var. XI, 40, 4* : ... *et ideo cella gemituum, tristitiae domus, apud superos Plutonis hospitium, locus perpetua nocte caecatus, tandem infusione lucis albescat...* *Nunc ergo reos de Auerno tuo uicturos emitte : redeant ad superos, qui ex magna parte inferos pertulerunt.*

<sup>18</sup> *Var. V, 34, 4* : *Protei fabulis iure sociandus, qui subito comprehensus substantiae suae formam omnimodis non habebat. Nam ut celaret hominem, aut leo frendebat aut sibilabat anguis aut in undas liquidas soluebatur.* Sur Protée, cf. *Odyssée*, IV, 349 sq. ; Virgile, *Géorg.* IV, 387 sq. ; Ovide, *Mét.* XI, 224 sq. Sur Abundantius, cf. *PLRE II*, « Abundantius 3 ».

<sup>19</sup> *De mus. 9* : *Nam ut Orphei lyram, Syrenarum cantus tamquam fabulosa taceamus, quid de David dicimus ?*

Cet exemple a un point commun avec la plupart de ceux des *Variae* dont nous n'avons pas encore parlé : il présente un dieu comme l'inventeur de quelque chose, ici la lyre. Le même Mercure est ainsi mentionné comme le créateur de l'alphabet dans un autre texte, qui fait l'éloge de la culture du poète Arator :

« Et, pour qu'on nous voie dire quelque chose de recherché à un savant, comme une tradition assez répandue le rapporte, Mercure, créateur de bien des arts, fut le premier, rappelle-t-on, à assembler [les lettres], d'après le vol des oiseaux du Strymon<sup>21</sup>. »

Vingt-deux inventions ont été recensées dans les *Variae*, par Martin Kremmer, qui s'est intéressé à la question en 1890 et qui en a donné la liste<sup>22</sup>. La plupart d'entre elles sont attribuées à des héros ou à des personnages célèbres de la mythologie, par exemple « l'invention » de l'or à Éaque, du plomb à Midas, des maisons aux Cyclopes, des trirèmes aux Argonautes, celle de l'épée à Bélus, des courses de char à Œnomaüs... Ces inventions sont disséminées dans les *Variae* pour agrémenter certains textes, notamment les digressions qu'affectionne Cassiodore. Certaines sont des lieux communs, d'autres sont inédites, d'autres enfin ont un proche parallèle dans les *Fables* d'Hygin, plus exactement dans les fables 274 (*Quis quid inuenerit*) et 277 (*Rerum inuentores primi*), dont le texte est lacunaire et souvent corrompu. Dans ces fables, on peut lire, à propos des lettres et de Mercure :

« Les Parques Clotho, Lachesis et Atropos ont inventé sept lettres grecques (ABHTIY) ; d'autres disent que c'est Mercure, d'après le vol des grues qui forment des lettres en volant<sup>23</sup>. »

De même, la mention de l'invention de la voile, dans un texte des *Variae* ordonnant la construction d'une flotte, correspond à un passage d'Hygin :

« Isis la première en suspendit une à son radeau, tandis qu'elle recherchait sur les mers son fils Harpocrate, avec l'audace toute féminine de la piété. L'on vit ainsi l'amour maternel, pressé de combler son désir, révéler des choses ignorées du monde<sup>24</sup>. »

« La navigation à voile fut inventée pour la première fois par Isis ; car elle fit voile sur un radeau lors de sa quête d'Harpocrate, son fils<sup>25</sup>. »

Grâce à ce rapprochement, on constate que la confusion, qui fait d'Harpocrate, nom grec d'Horus enfant, le mort que recherche Isis au lieu de son époux Osiris, n'est pas due à un oubli de la mythologie en cette époque tardive, mais qu'elle est le fruit d'une version beaucoup plus ancienne (l'auteur des *Fables* était sans doute l'Hygin bibliothécaire de l'époque d'Auguste ; l'ouvrage est en tout cas antérieur à 207<sup>26</sup>), sans doute influencée par le rapprochement effectué entre les figures d'Isis et de Cérès. Dans un autre passage des *Variae*,

<sup>20</sup> *Var.* II, 40, 14 : *Musarum tela loquax, stamina uerbosa, fila canentia, in quibus arguto plectro tegitur quod dulciter audiatur. Hanc igitur ad imitationem uariae testudinis Mercurius dicitur inuenisse.* On trouve une traduction de ce texte chez M. Rouche, *Clovis*, Paris 1996.

<sup>21</sup> *Var.* VIII, 12, 4 : *et ut aliquid studioso exquisitum dicere uideamur, has primum, ut frequentior tradit opinio, Mercurius repertor artium multarum uolatu Strymoniarum auium collegisse memoratur.*

<sup>22</sup> M. Kremmer, *De catalogis heurématum*, (Diss. inaug.) Leipzig 1890, p. 64-96. Sujet développé par A. Kleingünther, Πρῶτος Εὐρητής. *Untersuchungen zur Geschichte einer Fragestellung*, coll. Philologus, suppl. 26, 1, Leipzig, Dieterich, 1933 (réimpr. New York, Arno Press, 1976).

<sup>23</sup> *Fab.* 277, 1 : *Parcae Clotho, Lachesis, Atropos inuenerunt litteras graecas septem, ABHTIY (sic) ; alii dicunt Mercurium ex gruuum uolatu, quae, cum uolant, litteras exprimunt.*

<sup>24</sup> *Var.* V, 17, 4 : *Hoc Isis rati prima suspendit, cum per maria Harpocran filium suum audaci femina pietate perquireret. Ita dum materna caritas suum desiderium festinat explere, mundi uisa est ignota reserare.*

<sup>25</sup> *Fab.* 277, 5 : *Velificia primum inuenit Isis ; nam, dum quaerit Harpocratem filium suum, rate uelificauit. Velificium est un hapax.*

<sup>26</sup> Cf. l'introduction de l'édition de J.-Y. Boriaud des *Fables*, CUF, Paris 1997, p. VII et X.

extrait de la formule de nomination du préfet de l'annone, seule l'invention du blé trouve un parallèle chez Hygin :

« On rapporte ainsi que Cérès inventa le blé et l'on raconte que Pan fut le premier à cuire ses grains dispersés, si bien que le pain a reçu son nom<sup>27</sup>. »

En effet, l'invention du pain par Pan ne se trouve pas dans le texte d'Hygin :

« Cérès la première inventa le blé, en Sicile » ; « Pan fut le premier à inventer le chant de la syrinx<sup>28</sup>. »

Elle repose visiblement sur un jeu de mots étymologique, dont on trouve d'autres exemples dans les *Variae* et chez Hygin, par exemple à propos de Bélos, l'inventeur de l'épée, dont le nom aurait donné *bellum*<sup>29</sup>.

Il existe une petite dizaine de parallèles frappants entre ces deux auteurs, de sorte qu'on a d'abord pu croire que le texte d'Hygin avait servi de source à Cassiodore. Dans son article de 1881, G. Knaack se sert ainsi du texte de Cassiodore pour corriger ou compléter celui d'Hygin<sup>30</sup>. En fait, M. Kremmer a bien montré que, si les deux textes se complètent effectivement parfois, ils ont une source commune et non pas une dépendance de l'un envers l'autre. On sait qu'il existait, déjà chez les Grecs, des catalogues d'inventions, *περὶ εὐρημάτων*, dans lesquels, Pline entre autres, a puisé. Par conséquent, Cassiodore, quand il mentionne des dieux, se contente d'agrémenter son texte de *memorabilia* puisés dans des recueils dont les origines sont très anciennes, tout comme il lui arrive de puiser dans des recueils consacrés au comportement des animaux.

Un passage de la formule de nomination du *rector prouvinciae*, qui rapporte l'origine de la chlamyde bordée de pourpre portée par lui, relève aussi de l'explication étymologique, bien qu'il ne figure pas dans le texte d'Hygin, peut-être par suite d'une lacune dans sa transmission, comme le suppose Knaack :

« Éléphant vêtement, que Vénus, dit-on, tissa pour son fils Priape, afin que le fils, par cette parure extraordinaire, portât témoignage de la beauté exceptionnelle de la mère<sup>31</sup>. »

Il n'y a pas non plus chez Hygin de parallèle à l'invention de la pantomime, attribuée à la Muse Polymnie par un long texte confiant la restauration du théâtre de Pompée à Symmaque, le beau-père de Boèce :

« [Cet art], qui fut conçu, rapporte-t-on, par la Muse Polymnie, démontre que les hommes peuvent traduire leurs intentions sans même prononcer de paroles. La langue orientale appelle du reste les Muses *Homousae* – je transcris – sous prétexte que celles-ci, comme les vertus, semblent être liées étroitement les unes aux autres. De légers ailerons sont représentés sur leur front parce que leurs sens, portés par une vive imagination, contemplent de sublimes objets »<sup>32</sup>.

<sup>27</sup> *Var.* VI, 18, 5 : *Sic Ceres frumenta dicitur inuenisse, Pan autem primus consparsas fruges coxisse perhibetur, unde et nomine eius panis est appellatus.*

<sup>28</sup> *Fab.* 274, 19 : *In Sicilia frumentum Ceres prima inuenit ; 18 : Pan fistulae cantum primus inuenit.*

<sup>29</sup> *Var.* I, 30, 5 et *Fab.* 274, 22. Bélos, fils de Poséidon et de la nymphe Libye. Le grec βέλος signifie « trait, arme de jet », mais peut aussi désigner une épée.

<sup>30</sup> G. Knaack, *Studien zu Hygin, Hermes*, 16 (1881), Berlin, p. 585-601.

<sup>31</sup> *Var.* VI, 21, 3 : *Vestis gratiosa, quam filio suo Priapo Venus dicitur texuisse, ut eximiae pulchritudinis matrem singulariter ornatus filius testaretur.*

<sup>32</sup> *Var.* IV, 51, 8 : *... quam musa Polymnia repperisse narratur, ostendens homines posse et sine oris affatu suum uelle declarare. Musae uero Eoa lingua quasi homousae dicuntur, quod inuicem sicut uirtutes necessariae sibi esse uideantur. His leuium pinnarum acumina ideo in fronte pinguntur, quoniam earum sensus celeri cogitatione subuectus res altissimas intuetur.* Le terme *Homousae* vient du grec ὁμοῦ ὄσσαι, *celles qui sont ensemble*. Cf. Plutarque, *De fraterno amore*, 6. Knaack a oublié ce passage dans son relevé des « inventeurs » cités par Cassiodore.

On retrouve là un jeu de mots étymologique, qui remonte au moins à Plutarque, et une vision allégorique des Muses, comparées aux vertus. Cette allégorie transforme en symbole de leur élévation d'esprit ou de leur inspiration les plumes que ces divinités portent sur les tempes sur certaines représentations et qui sont originellement des trophées arrachés aux sirènes<sup>33</sup>.

La mention de Vulcain, dans un texte adressé entre 523 et 526 au roi des Varnes, est d'un autre ordre<sup>34</sup>. Cassiodore y remercie le roi pour les cadeaux qu'il a envoyés. Ce sont des épées

« ... que leur beauté ferait attribuer à Vulcain, que l'on vit polir ses fabrications avec un si grand raffinement que le produit de ses mains n'était pas considéré comme l'ouvrage d'un mortel, mais d'un dieu<sup>35</sup>. »

Il ne s'agit plus là d'une invention, mais d'une comparaison avec l'ouvrage de Vulcain considéré comme un homme, comme un artisan tellement habile qu'on en fit un dieu. Autrement dit, Cassiodore exprime ici clairement sa vision évhémériste des dieux antiques. Cette phrase éclaire d'une lueur supplémentaire les passages cités précédemment et permet de supposer que le fait de présenter les dieux comme des inventeurs n'est pas anodin, mais qu'il va dans le même sens : car s'ils sont connus, c'est pour leurs inventions, qui ont porté leur nom à la postérité et qui ont poussé les hommes à les vénérer comme des dieux. Les jeux de mots étymologiques peuvent aussi être lus sous cet angle : par exemple, le nom de Pan s'est transmis grâce au pain. On comprend mieux enfin l'insistance de Cassiodore sur la dimension maternelle de deux déesses, Isis et Vénus : elles sont des mères, que leur amour ou leur fierté maternelle a poussé à inventer quelque chose, ce qui a contribué à leur divinisation. Cette lecture évhémériste n'a rien de surprenant : en effet, plusieurs pères de l'Église s'en sont servi comme d'un argument pour inciter à ne pas croire en ces dieux qui n'étaient que des hommes. Ainsi peut-on lire dans l'*Octavius* de Minucius Félix :

« Lis les écrits des historiens et ceux des sages : tu feras les mêmes constatations que moi. Évhémère s'attache à tous les hommes divinisés en récompense de leur valeur ou d'un bienfait, il passe en revue la naissance, la patrie, le tombeau de chacun et les présente par région, ainsi pour Jupiter du Dicté, Apollon de Delphes, Isis de Pharos, Cérès d'Éleusis. Prodicos déclare promus au rang des dieux des gens qui, en trouvant de nouveaux produits de la terre dans leurs courses errantes, ont servi les intérêts des hommes. Persée aussi raisonne en philosophe dans le même sens et il réunit les produits inventés et leurs inventeurs sous les mêmes dénominations<sup>36</sup>. »

<sup>33</sup> Deux plumes sur le haut du front ont remplacé, sur certaines représentations, la couronne que portaient souvent les Muses et elles rappelleraient le concours de chant remporté par elles contre les Sirènes, plumées après leur défaite : cf. W. H. Roscher, *Lexicon der griechischen und römischen Mythologie*, Leipzig 1894-1897, article « Musen », 2390, et 2392 pour une illustration. Sur cet épisode, voir Pausanias, IX, 34, 3.

<sup>34</sup> Peuple germanique établi près des bouches du Rhin depuis le milieu du V<sup>e</sup> siècle (cf. E. Demougeot, *La formation de l'Europe et les invasions barbares de l'avènement de Dioclétien au début du VI<sup>e</sup> siècle*, vol. II, Paris, 1979, p. 264).

<sup>35</sup> *Var.* V, 1, 2 : *qui pulchritudine sui putentur esse Vulcani, qui tanta elegantia fabrilis usus est excolere, ut quod eius manibus formabatur, non opus mortalium, sed crederetur esse diuinum.*

<sup>36</sup> *Min. Fel. Oct.* 21, 2-3, traduction et édition de J. Beaujeu, CUF, Paris 1964 : *Lege historicorum scripta uel scripta sapientium : eadem mecum recognosces. Ob merita uirtutis aut muneris deos habitos Euhemerus exsequitur et eorum natales patrias sepulcra dinumerat et per prouincias monstrat, Dictaei Iouis et Apollinis Delphici et Phariae Isidis et Cereris Eleusinae. Prodicus adsumptos in deos loquitur qui errando inuentis nouis frugibus utilitati hominum profuerunt. In eandem sententiam et Persaeus philosophatur et adnectit inuentas fruges et frugum ipsarum repertores isdem nominibus.* Il s'agit du sophiste Prodicos de Kéos et de Persaios, philosophe stoïcien qui séjournait à la cour du roi macédonien Antigone Gonatas en 276/277 et qui écrivit un *Περὶ θεῶν*. Leurs idées étaient proches de celles qu'a développées Évhémère au tournant des IV<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles av. J.-C.

La plupart des pères n'avaient qu'une connaissance de seconde main d'Évhémère et certains, comme Lactance et Augustin, voyaient en lui un historien, et non plus l'auteur d'un roman, ce qui avait du reste l'avantage de conférer plus d'autorité à leur argument<sup>37</sup>.

Cassiodore paraît donc avoir opté pour une vision évhémériste des dieux, plutôt que de faire d'eux des démons, comme l'avaient fait d'autres auteurs chrétiens avant lui. C'est, à propos des spectacles, l'une de ses différences majeures avec Tertullien, pour lequel l'amphithéâtre est « le temple de tous les démons »<sup>38</sup>. Cassiodore semble connaître le *De spectaculis* et il en imite la virulence dans le long texte consacré aux chasses de l'amphithéâtre : comme Tertullien, il explique que ces divertissements sanguinaires, qui peuvent causer la mort d'hommes, ont été inventés en l'honneur de Diane, mais loin de faire de cette dernière un démon malfaisant, comme le fait encore Prudence dans son *Contre Symmaque*<sup>39</sup>, il souligne avec force que cette figure divine complexe n'est que l'invention humaine d'une religion mensongère (*falsa religio, impia religio*) :

« Un tel spectacle [...] fut inventé en l'honneur de la Diane scythique qui se réjouissait du sang versé. Quelle erreur d'une misérable supercherie ! Avoir cherché à vénérer celle qui n'était adoucie que par morts d'hommes ! Au commencement, par les bois et les forêts et tournés par conséquent vers les chasses, les vœux de populations campagnardes façonnèrent, avec une imagination mensongère, cette triple déesse, affirmant qu'elle était à la fois Lune dans le ciel, souveraine dans les forêts, Proserpine aux Enfers. Mais peut-être seulement ne se sont-ils pas mépris sur la maîtresse de l'Érèbe quand, dupés par un pareil mensonge, ils sont entrés vivants, avec leurs erreurs, dans de profondes ténèbres. Ce jeu cruel, ce plaisir sanguinaire, cette religion impie, cette bestialité humaine si je puis dire, fut introduit d'abord

<sup>37</sup> Lactance, *Div. Inst.* I, 11 ; Augustin, *Ciu. Dei* VI, 7 et VII, 27. Sur tout cela, voir M. Winiarczyk, *Euhemeros von Messene. Leben, Werk und Nachwirkung*, Munich-Leipzig 2002, qui donne une bibliographie (p. 170) et deux appendices recensant les textes qui citent des hommes devenus dieux. Selon lui, le premier à avoir considéré Évhémère comme un historien est Diodore de Sicile.

<sup>38</sup> *De spect.* XII, 7 : *omnium daemonum templum est.*

<sup>39</sup> Prudence, *Sym.* I, v. 364-378 (traduction de M. Lavarenne, CUF, Paris 1948, p. 148-149) : « La même divinité varie trois fois son aspect. Bref, quand elle est la Lune, elle brille dans son manteau clair-obscur ; lorsque, court vêtue, elle lance ses traits, elle est la vierge fille de Latone ; quand elle siège sur son trône, elle est l'épouse de Pluton, commande aux Furies et dicte ses ordres à Mégère. Si vous cherchez la vérité, sous le nom de Trivia, c'est un démon de l'enfer que l'on adore ; tantôt il vous attire vers l'éther et vous persuade qu'il y a dans l'astre du ciel un dieu qu'il faut vénérer ; tantôt il vous force à courir çà et là à travers les forêts du monde aux dangers mortels, à suivre ses courses errantes et à croire qu'il y a une déesse des bois, qui transperce les cœurs effrayés des hommes et fait périr d'une blessure meurtrière les âmes farouches ; tantôt il abat les esprits par la terreur, les porte à s'enfoncer sous terre, à implorer les divinités ténébreuses, à se confier au pouvoir de la nuit obscure ».

... terque suas eadem uariare figuras.  
 Denique, cum Luna est, sublustri splendet amictu,  
 Cum subcincta iacit calamos, Latonia uirgo est,  
 Cum subnixa sedet solio, Plutonia coniux  
 Imperitat Furiis et dictat iura Megaerae.  
 Si uerum quaeris, Triuiuae sub nomine daemon  
 Tartareus colitur, qui te modo raptat ad aethram  
 Sidereoque deum uenerandum suadet in astro,  
 Per siluas modo mortiferi discurrere mundi  
 Erroresque sequi subigit, nemorumque putare  
 Esse deam, quae corda hominum pauitantia figat,  
 Quaeque feras perimat letali uulnere mentes,  
 Depressos modo subter humum formidine sensus  
 Obruit, implorent ut numina lucis egena,  
 Seque potestati committant noctis opertae.



par les Athéniens dans le culte de leur cité. La justice divine le permit, afin que l'invention vaniteuse d'une religion mensongère en vînt à la parodie du spectacle<sup>40</sup>. »

Il n'y a donc plus, pour lui, ni souillure ni danger à parler d'elle ou d'autres divinités<sup>41</sup>.

De même, dans le texte consacré au cirque, tout aussi long, mais beaucoup moins véhément, on est passé de la démonstration de Tertullien pour qui « chaque ornement du cirque est un temple »<sup>42</sup> à l'idée que

« Auguste, maître du monde, éleva un ouvrage à la hauteur de sa puissance et déploya sur la vallée de Murcie une construction admirable même pour les Romains, afin qu'une énorme masse, solidement enserrée par les collines, contînt un espace où fussent enfermés les symboles de la grandeur des choses. [...] Le résultat est que les fonctions de la nature se reflètent dans le jeu bien ordonné des spectacles<sup>43</sup>. »

Et dans ce texte sont longuement présentées les croyances astronomiques qui font du cirque et des courses des symboles du monde et du ciel, tandis qu'est évacuée la dimension religieuse de chaque élément. Ce n'est pas nouveau : Cassiodore, porte-parole du roi Théodoric qui se veut successeur des empereurs, s'inscrit ainsi dans l'évolution qu'on appelle parfois « sécularisation » des spectacles du cirque<sup>44</sup>. Il n'a toutefois pas perdu le souvenir de l'origine païenne de ces jeux et des différents éléments qui ornent le cirque, comme le montrent quelques allusions du même texte, par exemple quand il déplore les violences du public :

« Spectacle qui chasse les mœurs parfaitement dignes [...], source intarissable d'altercations, que le passé (*uetustas*) tint certes pour sacré (*sacrum*), mais dont une postérité querelleuse a fait un scandale<sup>45</sup> ! »

<sup>40</sup> *Var.* V, 42, 2-4 : *Spectaculum [...] in honore Scythicae Dianae repertum, quae sanguinis effusione gaudebat. O miserae deceptionis errorem illam desiderasse colere, quae hominum morte placabatur ! Primum sibi per lucos et siluas agrestium populorum uota et uenationibus dedita hanc triplicem deam falsa imaginatione finxerunt, ipsam in caelo Lunam, ipsam in siluis dominam, ipsam apud inferos Proserpinam esse firmantes. Sed solum Erebi potentem non improbe forsitan aestimarunt, quando tali falsitate decepti in profundas uiui tenebras cum suis erroribus intrauerunt. Hunc ludum crudelem, sanguinariam uoluptatem, impiam religionem, humanam, ut ita dixerim, feritatem Athenienses primum ad ciuitatis suae perduxere culturam, iustitia permittente diuina, ut ad irrisionem spectaculi perueniret, quod falsae religionis ambitus inuenisset.*

<sup>41</sup> Sur la notion de souillure, voir l'article de C. Lepelley, « La diabolisation du paganisme et ses conséquences psychologiques : les angoisses de Publicola, correspondant de Saint Augustin » (in L. Mary et M. Sot (éd.), *Impies et païens entre Antiquité et Moyen Âge*, coll. de l'UMR 7113, Paris X - Nanterre, Picard, Paris 2002, 81-96), qui souligne que cette conception était répandue dans la population au tournant des IV<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècles et qu'Augustin ne la partageait pas.

<sup>42</sup> *Spect.* VIII, 3 : *singula ornamenta circi singula templa sunt.*

<sup>43</sup> *Var.* III, 51, 4-5 : *... mundi dominus ad potentiam suam opus extollens mirandam etiam Romanis fabricam in uallem Murciam tetendit Augustus, ut immensa moles firmiter praecineta montibus contineret, ubi magnarum rerum indicia clauderentur. [...] Sic factum, ut naturae ministeria spectaculorum composita imaginatione luderentur.*

<sup>44</sup> Cf. par exemple D. R. French, *Christian emperors and pagan spectacles. The secularization of the ludi*, A. D. 382-525, Berkeley 1985 et J. A. Jiménez Sánchez, *Los juegos paganos en la Roma cristiana*, à paraître, coll. "Ludica" de la Fondazione Benetton Studi Ricerche / Viella (Trévise / Rome), le chapitre intitulé « la secularización de los juegos romanos », p. 517-521 (thèse de l'université de Barcelone). Ce dernier, dans son article « *O amentia monstruosa*. A propósito de la cristianización de la liturgia imperial y del ritual circense durante el siglo V » (*Cristianesimo nella storia*, 24, Bologne 2003, 23-39), va plus loin en envisageant une christianisation du rituel des *ludi circenses*, à l'image de ce qui se pratiquait en Orient.

<sup>45</sup> *Var.* III, 51, 3 : *Spectaculum expellens grauissimos mores [...], fons irriguus iurgiorum, quod uetustas quidem habuit sacrum, sed contentiosa posteritas fecit esse ludibrium.* Pour une traduction et un commentaire de ce texte, cf. V. Fauvinet-Ranson, « *Decor ciuitatis, decor Italiae* ». *Monuments, travaux publics et spectacles au VI<sup>e</sup> siècle d'après les Variae de Cassiodore*, Bari 2006, p. 329-345.

Ou bien quand, à propos des œufs placés sur la *spina* que l'on retirait pour compter les tours de la course, il se lance dans une explication contournée :

« Il ne faut pas non plus considérer comme insignifiant le fait d'indiquer les circuits autour des bornes par le retrait des œufs : cet acte, en effet, gros en lui-même de multiples superstitions, annonce, comme l'œuf, qu'il va donner naissance à quelque chose. Cela permet de comprendre que des mœurs volages et fort inconstantes, qu'ils ont associées aux mères des oiseaux, soient nées de là<sup>46</sup>. »

On comprend mieux ce passage si l'on se reporte au texte de Tertullien, qui précise que ces œufs sont consacrés aux Dioscures<sup>47</sup>, d'où sans doute le mot *superstitio*.

Il est intéressant de noter que Cassiodore n'emploie pas toujours ce terme péjoratif de *superstitio* pour qualifier le paganisme : il alterne avec *religio*. Ainsi, toujours dans le même texte, il semble distinguer deux étapes, une antique *religio*, déformée par certaines pratiques, ici les croyances astronomiques, et devenue avec le temps une *superstitio* :

« Il est advenu ainsi qu'en pensant vénérer les astres, ils souillaient leur religion par ces assimilations ludiques<sup>48</sup>. »

On a rencontré plus haut la même idée d'une évolution négative : *Spectaculum [...] quod uetustas quidem habuit sacrum, sed contentiosa posteritas fecit esse ludibrium*<sup>49</sup>. Et la fin du texte établit une deuxième fois le lien entre *superstitio* et mauvais comportement du public :

« Et l'on a raison de croire que tout est consacré à une superstition collective, quand l'on constate que l'honnêteté des mœurs est ainsi délaissée<sup>50</sup>. »

Les spectacles du théâtre se sont eux aussi dégradés au fil du temps, perdant le caractère de *sacra* qu'ils avaient à l'origine pour devenir *lubrica* :

« Quand l'époque suivante, en introduisant la lubricité, entraîna l'invention ancestrale vers le vice, dans leur déchéance morale, ils poussèrent aussi vers les voluptés charnelles ce qui avait été conçu pour amuser décentement<sup>51</sup>. »

Curieusement, dans le texte qui dénonce vigoureusement les chasses de l'amphithéâtre, ce n'est pas le terme *superstitio* qui est employé, mais celui de *religio*, à deux reprises, accompagné des adjectifs *falsus* et *impius*, il est vrai. En fait, il semble que Cassiodore garde *superstitio* pour désigner spécifiquement les croyances. C'est ainsi qu'il parle d'un lieu de Lucanie « qui, à cause d'une vieille croyance (*prisca superstitio*), reçut le nom de *Leucothea*, parce qu'il y a là une source claire d'une extrême limpidité<sup>52</sup> » ; et, dans la

<sup>46</sup> Var. III, 51, 10 : *Nec illud putetur irritum quod metarum circuitus ouorum erectionibus exprimatur, quando actus ipse multis superstitionibus grauidus oui exemplo geniturum se aliqua profitetur. Et ideo datur intellegi uolitantes atque inconstantissimos inde mores nasci, quos auium matribus aptauerunt.*

<sup>47</sup> *Spect.* VIII, 3.

<sup>48</sup> Var. III, 51, 6 : *Sic accidit ut, dum se colere putarent astra, religionem suam ludicra similitudine profanarent.*

<sup>49</sup> Cf. note 45.

<sup>50</sup> Var. III, 51, 12 : *Quod merito creditur dicatum numerosae superstitioni, ubi ab honestis moribus sic constat excedi.*

<sup>51</sup> Var. IV, 51, 11 : *Vbi aetas subsequens miscens lubrica priscorum inuenta traxit ad uitia, et quod honestae causa delectationis repertum est, ad uoluptates corporeas praecipitatis mentibus impulerunt.*

<sup>52</sup> Var. VIII, 33, 1 : *... qui prisca superstitione Leucothea nomen accepit, quod ibi sit aqua nimio candore perspicua...* Leucothée est une déesse au nom parlant, « la blanche déesse », honorée dans tout le bassin méditerranéen (cf. *IG*, IX, 2, n° 422 [Phères] ; *IG*, XIV, n° 2433, 1-4 [Marseille] ; *LS*, n° 151, A, a, 2 [Cos] etc.). Dans le monde romain elle est identifiée à Mater Matuta (cf. R. Bloch, « Le culte étrusco-punique de Pyrgi vers 500 avant J.-C. », in A. Neppi Modona, F. Prayon (éd.), *Akten des Kolloquiums zum Thema « Die Göttin von Pyrgi »*. *Archäologische, linguistische und*

formule par laquelle est conféré le patriciat, il évoque la croyance abandonnée (*superstitio derelicta*) selon laquelle le corps des patriciens aurait été consacré à Jupiter<sup>53</sup>. Enfin, quand il évoque des statues d'éléphants situées sur la *Via Sacra*, il ajoute, à propos de cette dernière, que « l'Antiquité l'a consacrée à de multiples croyances<sup>54</sup> ».

Quant à *religio*, il l'emploie plutôt pour les rites, notamment dans le texte déjà cité où les chasses sont présentées comme les célébrations religieuses de populations campagnardes en l'honneur de Diane, à l'origine. Parfois, le sens est plus large et correspond au français « religion », comme lorsque le roi Théodahad s'adresse à Justinien à propos d'une arienne, en disant : « Alors que Dieu supporte qu'il existe différentes religions, nous n'avons pas l'audace, quant à nous, d'en imposer une seule<sup>55</sup> », ou quand Théodoric veut faire montre de tolérance envers les Juifs en affirmant : « Nous ne pouvons pas commander à la religion, puisqu'on ne peut forcer personne à croire malgré lui<sup>56</sup>. » Enfin, c'est encore ce mot qu'il emploie, dans un fragment de ce qui semble être un *Panegyrique* d'Eutharic, lorsqu'il affirme la supériorité de son époque sur l'Antiquité, qui s'était fourvoyée dans des rites absurdes et le culte de divinités inexistantes :

« Nos ancêtres furent-ils nos égaux en matière de religion, tandis que, doués de raison, ils priaient des statues privées de sentiment ? Ils réclamaient des remèdes pour leur vie à ceux qui n'avaient pas reçu la vie ; et si l'on examine ce qui fait la laideur de l'Antiquité, le plus puissant était celui qui demandait. Que le passé se présente maintenant à nos yeux ; qu'il dispute, s'il l'ose, la sagesse aux nôtres, lui qui n'a pas connu les mystères divins. Que se vantent les consuls d'autrefois, toujours initiés aux auspices des volatiles et qui poursuivirent les mouvements des oiseaux plutôt que le discernement des hommes ! Un oiseau au vol vagabond affermissait un candidat mal assuré et, sous prétexte qu'il était venu par hasard, il avait valeur de décision publique, quand nous nous glorifions de la sentence d'un bon prince<sup>57</sup>. »

Pour conclure, on peut affirmer que le souvenir des dieux, s'il est assez discret à l'échelle des *Variae*, est encore bien vivant cependant et qu'il n'a subi ni altération ni déformation. Nous avons vu qu'il prend d'une part, sans rejet ni hésitation, la forme de la tradition littéraire et culturelle héritée du paganisme, tant au plan du vocabulaire que des images mythologiques ; il prend d'autre part une forme historique, par le biais d'une lecture de type évhémériste qui voit dans les dieux non pas des démons, mais des inventeurs humains qui ont marqué l'histoire de l'humanité en lui apportant différents progrès, d'où leur divinisation. Cette interprétation non explicite est héritée des pères de l'Église des siècles précédents, mais elle n'est plus employée comme un argument. Elle est relativement discrète

---

*religionsgeschichtliche Aspekte, Tübingen, 16-17 Januar 1979*, Istituto di Studi Etruschi ed Italici, Biblioteca di "Studi Etruschi", n° 12, p. 123-135, Florence, Olschki, 1981). On la rattache au personnage d'Ino, la fille de Cadmos, qui se serait jetée du haut de la roche Molouris dans le golfe Saronique et aurait ainsi été divinisée. Ces références m'ont été fournies par mon collègue Charles Delattre, que je remercie.

<sup>53</sup> *Var.* VI, 2, 1.

<sup>54</sup> *Var.* X, 30, 1 : *Via Sacra, quam multis superstitionibus dicauit antiquitas.*

<sup>55</sup> *Var.* X, 26, 4 : *Cum diuinitas patiatur diuersas religiones esse, nos unam non audemus imponere.* Cf. aussi X, 34.

<sup>56</sup> *Var.* II, 27, 2 : *Religionem imperare non possumus, quia nemo cogitur ut credat inuitus.*

<sup>57</sup> *MGH, AA, XII*, éd. L. Traube, p. 468 : *Paresne fuerunt in religione maiores, cum simulacris sensu carentibus rationabiles subplicarent ? Petebantur uitae remedia, quae uitae munera non habebant ; et si causam antiquae foeditatis excutias, plus ille poterat, qui rogabat. Veniat nunc uetustas ad medium et, si audet, prudentiam sibi cum nostris uindicet, quae diuina nesciuit. Iactent se prisca consules praepetum initiati semper auspiciis, qui motus auium quam hominum iudicia captauerunt : firmabat trepidum candidatum errans uolatus et iudicium erat publicum, quod uenisset ad casum, et nos gloriamur de sententia boni principis.*

et semble toute naturelle et assimilée. Comme souvent, Cassiodore est à la charnière de deux époques, puisque par cette présentation des dieux, il préfigure la réception qu'en aura le Moyen Âge, soit trois interprétations conciliables avec le christianisme, l'une évhémériste, l'autre allégorique, représentée dans les *Variae* par l'exemple isolé des Muses, la troisième typologique, absente des *Variae*<sup>58</sup>.

---

<sup>58</sup> Sur ces utilisations des dieux païens au Moyen Âge, cf. Wyniarczyk, *Euhemeros von Messene, cit.*, p. 175.